

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le chant de l'oeil

Jean-Marc Desgent, *Ce que je suis devant personne*,
Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1994, 62 p., 10 \$.

René Lapierre, *Une encre sépia*, Montréal, Les Herbes rouges,
1994, 70 p., 9,95 \$.

Pierre Ouellet, *Vita Chiara Villa oscura*, Montréal, le Noroît,
1994, 128 p., 15 \$.

Jocelyne Felx

Number 76, Winter 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38379ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Felx, J. (1994). Review of [Le chant de l'oeil / Jean-Marc Desgent, *Ce que je suis devant personne*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1994, 62 p., 10 \$. / René Lapierre, *Une encre sépia*, Montréal, Les Herbes rouges, 1994, 70 p., 9,95 \$. / Pierre Ouellet, *Vita Chiara Villa oscura*, Montréal, le Noroît, 1994, 128 p., 15 \$.] *Lettres québécoises*, (76), 38–39.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Jean-Marc Desgent, *Ce que je suis devant personne*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1994, 62 p., 10 \$.
 René Lapierre, *Une encre sépia*, Montréal, Les Herbes rouges, 1994, 70 p., 9,95 \$.
 Pierre Ouellet, *Vita Chiara Villa oscura*, Montréal, le Noroît, 1994, 128 p., 15 \$.



Le chant de l'œil

Tous les trésors de Golconde ne valent pas l'effrayant génie
 de celui qui veut tout conquérir et surtout tout comparer
 et tout unir par les mots.

POÉSIE
 Jocelyne Félix

LE PRINCIPE DE RÉALITÉ CORRESPOND À L'HUMEUR DU TEMPS. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de voir les poètes, ces gens universels, ne point vouloir d'enseigne et prendre un malin plaisir à sortir de l'épure pour mieux sonder le réel afin de l'enfermer dans le reliquaire du poème.

L'œil pascalien

Paru aux Écrits des Forges en 1992, *On croit trop que rien ne meurt* représentait un tournant dans l'œuvre de Desgent. Succédant à des premiers titres plus lyriques publiés aux Herbes rouges, ce livre était marqué par une parole tourmentée qui tournait à vide, sans dénonciation ou mise en accusation aucune, sans connotation héroïque ou révolutionnaire. *Ce que je suis devant personne*, qui a remporté en 1994 le Grand Prix de la Fondation des Forges du Festival international de la poésie, à Trois-Rivières, s'inscrit dans son prolongement. Une philosophie imperceptible y parle en filigrane bien davantage que les écrits philosophiques. Privilégiant une notion réaliste de l'instant, ce livre est fondé sur l'observation du réel et sur l'expérience intérieure. On y trouve l'esprit de celui qui « n'est ni ange ni bête, mais homme » comme l'écrivait si bien Pascal il y a plus de trois siècles. D'ailleurs, à l'instar du philosophe et scientifique du XVII^e siècle dans les fragments de ses célèbres *Pensées*, Desgent nous montre d'une façon très naturelle dans ses propres notes combien nous sommes une énigme pour nous-mêmes et un chaos de contradictions, et combien aussi le déploiement visible du monde des objets tempère la négativité. Cette écriture qui oscille entre une certaine légèreté pessimiste et un ton « impartial comme la neige » (p. 10) est sans promesse d'écho, de reflet, d'avenir, ni de pari d'aucune sorte.

À l'abri des masques, des faux-fuyants, de tout ce qui se dépense à vouloir étonner, plaire, convaincre, Desgent rend le réel à lui-même tout en nous forçant à admettre la simplicité du monde. Traversées par le thème de l'hiver, récurrent dans l'œuvre de l'auteur, les phrases simples, leurs formes négative et affirmative claires dont la clarté même engendre le paradoxe, l'alternance du je et du nous, font de chaque instant un monde fermé. En somme, au cœur d'un réel qui a peu à dire, l'humain se voit privé de chemins quels que soient ses chemins. Mais les chemins qui ne mènent nulle part sont peut-être encore les plus sûrs.

L'œil américain

Ton, air ou parfum, la poésie se résume pour quelques poètes à ce qui nous échappe sans autre forme de complication. On lira peut-être dans cette généralité le conflit entre l'univers cinématographique et télévisuel proprement américain et l'écrit lié pour nous à la culture française.

Dans l'œuvre poétique de Lapierre, la technique, la vision doivent beaucoup aux grammaires romanesque, cinématographique ou photographique. Ses deux livres de poésie s'appuient sur une suite de variations construites à partir d'un petit nombre de cellules narratives que l'auteur, en véritable cinéaste des mots happés par le mouvement, tient le plus possible en marge de la psychologie classique. Le lecteur va donc « zoomer » des tranches d'histoires sans suite apparente qui sont autant de moments suspendus, de *close-up*, de huis-clos qui laissent la passion à la surface des objets. Mais au-delà de ces intrigues qui agissent peu ou prou entre elles, la diversité des nationalités d'origine au fil des pages assure un heureux dépaysement. À travers cette babélisation séduisante, la prédilection pour les dates et l'évocation de lieux tous azimuts se résolvent en véritable plaisir esthétique. En ce sens, le titre reflète bien le projet de l'auteur car depuis *Une encre sépia*, le plus accompli de ses deux recueils poétiques, la mémoire est l'enjeu majeur de son écriture. L'expérience textuelle transnationale faisait merveille dans ce livre paru à l'Hexagone.

À l'évidence, plus que la planétisation du texte, *Là-bas c'est déjà demain* exprime le monde assiégé par les signes d'une certaine américanité. Et puis il y a les significations douteuses, abusives de l'*american way of life* que Lapierre dresse savoureusement en porte-à-faux sur les images. Pourtant, il faut relire *Une encre sépia*, ce fort beau recueil, pour se rendre compte que, dans *Là-bas c'est déjà demain*, Lapierre s'est cassé les dents. D'un livre à l'autre, il est en quelque sorte passé d'un univers de réminiscences à un univers de souvenirs. À la faveur de l'imparfait mémoriel, nous retrouvons les faits et décors d'hier avec kitsch rétro et voix rock aux parfums *fifties* et *sixties*, etc. Mais plus nous « zappons », plus nous avons l'impression que le romancier et le nouvelliste ont gommé les nuances du poème. C'est bien là le hic.



L'œil grec

Dans la cohorte des poètes rivaux aux traditions qui ne sauront jamais quitter la route ordinaire, Pierre Ouellet tranche : *Vita Chiara Villa oscura* est une réussite. On trouvera son miel partout dans cette ruche généreuse. Peu de livres en effet nous donnent une impression

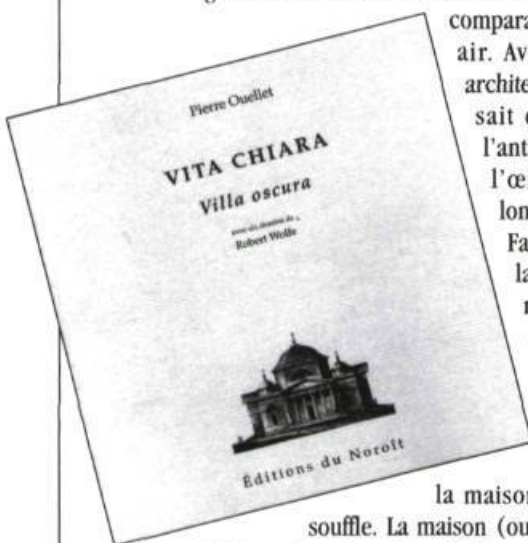
comparable d'immensité, d'espace et de plein air. Avec son clin d'œil à Palladio, cet architecte fameux qui au ^{xv}^e siècle construisait des villas romaines inspirées de l'antiquité grecque sans pourtant renier l'œil moderne, il nous propose une longue métonymie de la parole poétique. Faisant la synthèse en quelque sorte de la musique et du concept, le personnage clé de son livre, c'est l'écriture elle-même qui recouvre la vie comme le miroir d'un étrange paysage.

Les titres et sous-titres du recueil imposent à l'imagination la rencontre heureuse de la vie et de

la maison, construction et objectivation du souffle. La maison (ou le livre qui est le sujet du poète qui écrit sur la nature et sur la femme), comporte des parties centrales et des parties latérales, une sorte de circulation entre le palais et ses

alentours, des pleins et des vides absorbant la fuite du temps à travers la succession des jours et des nuits. Les images atmosphériques tenues en état de constante tension par la double attraction du haut et du bas, de la clarté et de l'ombre, de l'informe et du formel, y sonnent toujours clair. Elles prennent en compte le très beau thème de la distance infinie à l'autre à travers le motif du sommeil. Une impression d'immensité résulte de l'espacement des parties que balisent des titres doubles, le premier terme lié aux ébats de l'âme, le second au plan de la maison.

Plus que le toucher et l'intimité de la main, c'est le regard qui apparaît ici comme un sens privilégié. La vue y est une idée nettoyée, simplifiée, au bord de l'abstraction, et elle demeure entre l'humain et le monde l'opération la plus efficace. Les métaphores de Ouellet, véritables ponts d'âme jetés entre l'imagination humaine et la nature, rendent sensible, par je ne sais quel miroitement ineffable, le monde. Quelques analogies anthropomorphiques conduisent aussi à la notion d'une unité cachée. Ouellet s'en sert avec économie et subtilité comme si le sentiment le plus profond n'avait besoin pour s'exprimer que de la formule la plus brève. Enfin les vers courts et les blancs du poème savent toujours briser les miroirs disposés avec art pour retrouver la conscience vierge ou le monde silencieux, inentamé, aussi étranger qu'auparavant. On parcourt donc le monde pour revenir à son point de départ. Et les quelques pensées quintessenciées de l'ouverture ne doivent surtout pas nous rebuter.



TRIPTYQUE

2200, RUE MARIE-ANNE EST, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2H 1N1
TÉLÉPHONE ET TÉLÉCOPIEUR : (514) 597-1666



François Tétreau LE LAI DE LA CLOWNE

(Récit)

91 p., 14,95 \$.

Un étranger s'installe à Paris pour un an. Très vite, il découvre que la jeune clowne, dont il a loué l'appartement, connaît une styliste en fine lingerie, que notre homme a naguère rencontrée dans l'atelier d'un sculpteur. Intrigué, il cherche à savoir comment les deux femmes se sont connues.

Cette sotie, écrite sous forme de correspondance humoristique, entraîne le lecteur dans une enquête farfelue, au milieu d'actrices et de bergères munies de soutiens-gorge — avec ou sans papillons.



André Gervais SAS

(Essais)

292 p., 23 \$.

André Gervais, poète et universitaire, regroupe un pétillant recueil d'articles, dont plusieurs inédits, à propos de la littérature et aussi de la chanson. Émile Nelligan, Saint-Denis Garneau, Gaston Miron, Gérard Godin, Clémence Desrochers, Gilbert Langevin, Gilles Vigneault, les Beatles et Luc Plamondon, entre autres, sont savamment interpellés.



Robert Yergeau À TOUT PRIX

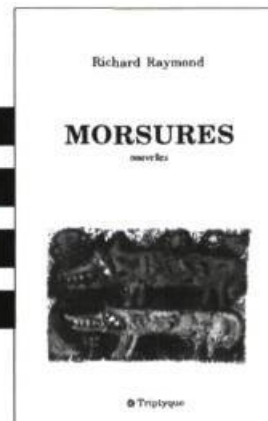
Les prix littéraires au Québec

(Essai)

159 p., 19 \$.

«Derrière un titre et une présentation (...) aux antipodes de la provocation, se cache une attaque en règle des chapelles littéraires montréalaises. (...) Mais l'attaque est ici richement documentée. (...) Un essai littéralement décapant, qui a le mérite de démontrer que la littérature québécoise est un champ où il y a beaucoup d'appelés et peu d'innocents.»

Robert Salletti, *Le Devoir*



Richard Raymond MORSURES

(Nouvelles)

169 p., 17 \$.

Morsures est plus un univers qu'un simple recueil de nouvelles. Un univers pétri de cruauté où se meurent des ombres, c'est-à-dire des projections unidimensionnelles. Un virulent tableau de la vie urbaine.